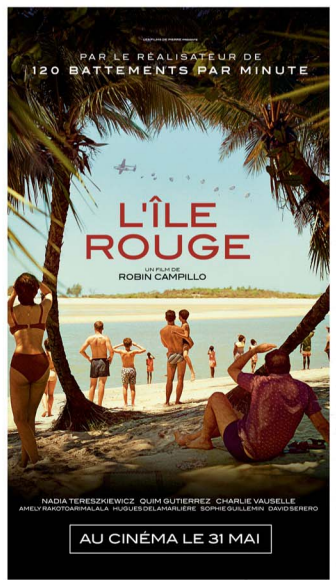


«L'ÎLE ROUGE» paradis artificiel



Plastiquement virtuose, le film de Robin Campillo fait corps avec les sensations de l'enfance pour narrer la vie d'une famille française sur une base militaire à Madagascar, et donne à voir l'aveuglement colonial.

Par
SANDRA ONANA

Un nouveau Festival de Cannes, corne d'abondance du festival d'auteur, s'achevait samedi. On y aura vu autant de films qu'il est humainement possible de voir, des grands et des moins grands. En salles ce mercredi, *L'île rouge*, quatrième long métrage de Robin Campillo n'y figurait pas – les voies des sélections cannoises sont impénétrables. Nul doute qu'un film d'une telle ambition aurait été chez lui parmi la luxuriante (et inégale) offre française de cette édition. On doit à sa productrice, Marie-Ange Luciani, la palme d'or 2023 *Anatomie d'une chute* de Justine Triet. Six ans après l'événement *120 Battements par minute* (césar du meilleur film, grand prix à Cannes et succès à 800 000 spectateurs), le retour de Campillo suscitait de fortes attentes.

DRAME LATENT

Le film, nourri du vécu du cinéaste, s'appuie sur ses souvenirs d'enfance au tournant des années 70, sur la base militaire française de Madagascar. En dépit de l'indépendance proclamée en 1960, l'île vit encore sous une hégémonie française de fait. Les images de *Pacification : tourment sur les îles*, le chef-d'œuvre d'Albert Serra, nous collent encore aux paupières qu'un autre mirage insulaire vient donc s'y superposer. Autre manière de se confronter à une histoire de domination et d'exotisme, c'est-à-dire à une imagerie à risque, d'un romantisme frelaté, suspecte de faire le jeu du spleen colonial. Un choix de focalisation singulier dans *L'île rouge* affronte ce sens interdit. Il consiste à faire corps avec les sensations de l'enfance, celles de Thomas, garçon d'une dizaine d'années, trop jeune pour se savoir partie prenante du système colonial.

La scène inaugurale de repas en plein air, où la famille Lopez mange du couscous en regrettant sa vie précédente en Algérie française, plante le décor d'un rêve de classe moyenne prospère, expatriée, chez elle en tous lieux dans l'utopie des Trente Glorieuses. La bonne société occidentale, cimentée par l'institution militaire conservatrice, célèbre Noël sous les palmiers et vit à contretemps d'une révolte qui gronde chez les subalternes. Epousant l'aveuglement des colons, le film laisse longtemps les Malgaches au bord du cadre, figurants dont le vécu ne nous parvient que par bribes et récits rapportés, sur le ton du commérage.

PURE FANTAISIE

La romance entre un jeune militaire français et une autochtone (Amely Rakotoarimalala), ouvrière en charge de plier les parachutes, fait basculer le film dans un dernier acte qu'on n'osait plus attendre. Congédiant d'un coup la langue française (devenue obscène, hors sujet), la fin du film endosse l'expérience que le premier récit s'était chargé d'assourdir. Et livre le seul contre-champ possible aux rêveries d'Eden crépusculaire : l'insurrection. En 1972, les soulèvements de milliers d'étudiants et de travailleurs marquent la «deuxième indépendance» de Madagascar. Les coulisses de cette bascule historique passent au premier plan tandis que les Français plient bagage.

Le fantasme est la chair du film, conscient que la nostalgie est son ennemi, que la beauté qui s'y déploie a été volée à d'autres. Narré du point de vue de l'innocence (sans doute un peu trop pure, les enfants y zozotent avec une grâce presque fayote), *L'île rouge* s'accomplit surtout comme traversée sensorielle, parcourue de moments plastiquement virtuoses. Tout ce qu'un enfant ingère avec les yeux se trouve prodigieusement rendu dans un jeu de textures et de matières, au pinceau naïf de sa subjectivité : les nervures d'une table basse se superposent à l'entrelacs de paysages abstraits, filmés en vue aérienne ; une fête entre adultes, merveille de tension érotique, se révèle à travers une porte-fenêtre...

S'intercalent des moments de pure fantaisie dédiés à l'héroïne Fantômette, qui peuple les lectures du petit Thomas, pas assez viril pour son père – la découverte de l'homosexualité du héros couve comme un drame latent. La chute du paradis coïncide ici avec la fin du bonheur familial. Dans le rôle des jeunes et idylliques parents au bord de la rupture, Quim Gutiérrez et Nadia Terezkiewicz campent deux énigmes, flottant toujours entre deux eaux, l'inquiétude et le sublime. ◆

L'ÎLE ROUGE de ROBIN CAMPILLO
avec Nadia Terezkiewicz, Quim Gutiérrez...





Comme Thomas, son jeune héros, le père de Robin Campillo était soldat. Lui aussi a vécu petit sur la base militaire d'Ivato, à Madagascar.

Sublime « Île rouge »

Dans son dernier film, Robin Campillo montre Madagascar à hauteur d'enfant lors des dernières illusions du colonialisme.

★★★★★
Sandrine Bajos

SIX ANS qu'on l'attendait. Après le magnifique « 120 Battements par minute », grand prix du Festival de Cannes 2017 et César du meilleur film l'année suivante, Robin Campillo a pris son temps, et il a très bien fait. « L'Île rouge », son nouveau long-métrage, en salles ce mercredi, qui nous entraîne dans les années 1970 à Madagascar, où il a vécu mais où il n'était pas revenu depuis ses 9 ans, est un magnifique film.

L'île a beau être indépendante depuis 1959, après les violentes répressions de l'armée française dix ans plus tôt, elle vit alors toujours sous la coupe de la métropole. « Je me souviens qu'à mon retour en France, j'ai eu la nostalgie pour ce paradis perdu. Je sentais que nous avions été une anomalie dans ce pays », confie le cinéaste de 60 ans. En 1972, « Madagascar était le dernier rivage du colonialisme. Avec, pour se donner bonne conscience, cette image d'un peuple avec lequel on

vivait en harmonie. Les Malagasy sont formidables car ils sont très gentils, ai-je si souvent entendu ».

« Je n'y ai vécu que deux ans, mais cela reste mon pays d'enfance, celui où j'ai construit une conscience. J'y ai été très heureux. Aujourd'hui, je ne suis pas dans la culpabilité. Je n'étais qu'un enfant. » Ce regard sur cette ex-colonie si peu présente dans notre mémoire collective, Robin Campillo sait depuis toujours qu'il la racontera.

« Tout est vrai, tout est faux aussi »

Comme celui de Thomas, son jeune héros, le père du réalisateur était soldat. Lui aussi a vécu petit avec ses parents et ses deux frères sur la base militaire d'Ivato, à Madagascar. « Tout est vrai. Mais tout est faux aussi », sourit Robin Campillo. Le metteur en scène n'a pas voulu faire un film historique, même si la situation politique constitue la colonne vertébrale de son récit. « L'Île rouge » est axé sur une famille, celle de Thomas, qui, comme toute la communauté des militaires français, « vit dans cette illusion coloniale, hantée par la peur de perdre son statut de privilégiés », alors que le retour en France se précise.

Avec pudeur, le cinéaste nous raconte à hauteur d'enfant leur intimité, leurs amours, leur désir, leur vie pleine de grandes tablées, de soirées dansantes bien arrosées et de dimanches à la plage. Avec, comme décor, les paysages sublimes de cette île rouge de l'océan Indien. Mais

sont-ils vraiment heureux dans cette prison dorée ?

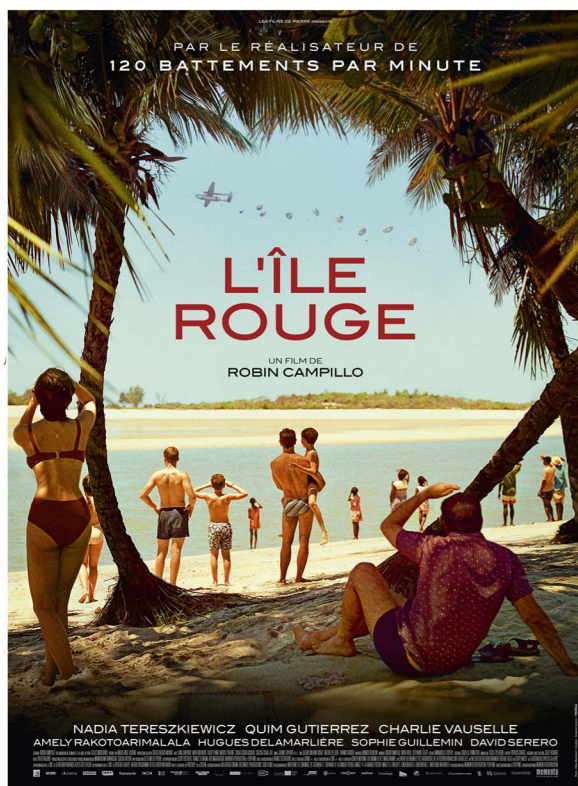
On est tout suite habitué par l'ambiance de l'île, cette nonchalance, cet hors du temps que Campillo capte avec tant de justesse et de délicatesse. On est tout de suite aimanté par les personnages campés par des acteurs extraordinaires, à commencer par Nadia Tereszkiewicz et Quim Gutiérrez, qui jouent les parents. Avec ce quatrième

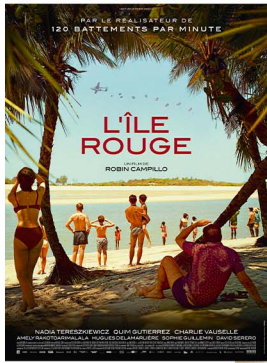
long-métrage, Robin Campillo nous met de nouveau KO. « C'est sûrement mon film le plus pudique et le plus intime aussi. Parce qu'il est lié à mon enfance, qui était très sensorielle. J'avais un plaisir à m'oublier en regardant les autres, comme Thomas dans sa cabane. » « L'Île rouge », film franco-belgo-malgache de Robin Campillo avec Nadia Tereszkiewicz, Quim Gutiérrez, Charlie Vauselle... 1 h 57.



Je n'ai vécu que deux ans à Madagascar, mais cela reste mon pays d'enfance

Robin Campillo, réalisateur de « L'Île rouge »





L'OBS

CRITIQUES

VOIR

LE DERNIER FILM DE CLINT EASTWOOD

Clint Eastwood, 92 ans, prépare ce qui sera son dernier film, l'histoire d'un juré dans un procès pour meurtre qui comprend qu'il a peut-être causé la mort de la victime. Nicholas Hoult et Toni Collette sont annoncés au casting.

EMMA WATSON SE LANCE DANS LE GIN

Disparue depuis cinq ans du cinéma, où elle semble mal à l'aise avec la « promo » qui accompagne chaque film, l'actrice Emma Watson lance avec son frère Alex une marque de gin, Renais, fabriqué avec du moût de raisin de France. Elle a choisi la Distillerie du Beaujolais, une entreprise familiale située à Charentay (à 30 kilomètres de Mâcon).



Nadia Tereszkievicz et Quim Gutiérrez.

LE CHOIX DE L'OBS

Le temps des colonies

L'ÎLE ROUGE, PAR ROBIN CAMPILLO. COMÉDIE DRAMATIQUE FRANÇAISE, AVEC NADIA TERESZKIEWICZ, QUIM GUTTIÉRREZ, CHARLIE VAUSSELLE (1H57).

★★★★ Une époque s'achève : celle de l'empire colonial français à l'aube des années 1970. Dans cette base militaire à Madagascar, les familles goûtent les derniers instants d'une certaine douceur de vivre, teintée d'une inquiétude latente. Certains sont venus d'Algérie, d'autres arrivent de France, et les enfants – dont Thomas, petit garçon qui observe tout – s'amuse dans ce paradis bientôt perdu. Toute la construction sociale s'émiette, cependant : l'esprit de corps, si prisé, se dissout, le curé pratique des exorcismes, un soldat ramène une autochtone (il a « perdu la boussole »), et, peu à peu, l'évidence s'impose : adieu au royaume de l'illusion. L'amertume, côté français. La joie, côté malgache. Robin Campillo, cinéaste des élans de liberté, s'inspire de son propre passé : ce gamin qui imagine les aventures d'une justicière masquée, Fantômette, est-ce lui ? Un peu. Nous sommes entre réalité et fiction, entre fantasme et idéal. Fils d'un sous-off de l'armée de l'air à Tananarive, Campillo capte avec saveur la texture, la couleur (rouge) de ces jours où passe un bonheur fugace. Deux hommes se noient en pêchant, Noël se passe sous des toiles de parachute, les couples dérivent au son

des slows de fête, les enfants reçoivent des bébés crocodiles... Petits événements, cailloux blancs de la mémoire. Dans « les Revenants » (2004), son premier film, Robin Campillo imaginait le retour des morts ; dans « Eastern Boys » (2013), il décrivait la relation d'un quinquagénaire avec un prostitué ukrainien ; dans « 120 Battements par minute » (grand prix du jury à Cannes en 2017), il autopsiait une histoire d'amour sur fond de militantisme Act Up. A chaque fois, le même regard pour les hors-venus, les rejetés, les êtres dans la marge. Avec « l'Île rouge », le cinéaste scrute avec douceur les paysages du cœur : rencontres nocturnes dans les bambous, confidences échangées avec une petite fille, chanson de Nat King Cole (« Acécate más », rapproche-toi de moi) contredit par celle de Martin Denny (« Stranger in Paradise »)... Un monde bascule, avec son lot d'horreur (militants jetés d'avion) et ses mirages d'espoir (l'indépendance fêtée à la fin). Le film de Robin Campillo est à la fois une recherche poétique du temps perdu et un cliché cruel de l'idiotie coloniale. C'est gai, c'est triste, c'est amer. Cette France-là, ce fut nous.

FRANÇOIS FORESTIER



LA PART BELLE DE L'AUTRE

Chez Robin Campillo, tout tourne autour de la question de l'autre. Dès son premier film, *Les Revenants* (2004), le cinéaste mettait en scène comme des étrangers des morts revenus dans ce monde mais ne trouvant plus leur place parmi les vivants. Puis, avec *Eastern Boys*, l'altérité s'incarnait en un jeune garçon sans papiers venu de l'Est, qui envahissait la vie d'un homme de 50 ans. Enfin, dans *120 Battements par minute* (2017), alors que le sida rongait les corps, l'association Act Up luttait pour que les malades restent nos semblables... L'enfant de *L'Île rouge* n'est rien d'autre, lui aussi, qu'un petit étranger au pays des adultes.

L'ÎLE ROUGE

ROBIN CAMPILLO

Le titre de ce quatrième long métrage de Robin Campillo pourrait être celui d'un roman d'aventures jeunesse aux pages un peu jaunies. Un exemplaire de la Bibliothèque verte avec des pirates, du sable, une malle au trésor. Mais c'est avec la Bibliothèque rose que le film commence, car Thomas, 8 ans, dévore les aventures de Fantômette, l'adolescente intrépide qui rigole à la barbe des gangsters. Caché dans une grande caisse de déménagement restée posée au fond du jardin, il s'en raconte des passages à mi-voix avec son délicieux petit cheveu sur la langue. Nous sommes à hauteur d'enfant et le réalisateur nous informe, par une image magnifique, que nous allons y rester : à travers les interstices de la caisse en bois, il filme les yeux du garçonnet qui regardent, scrutent les adultes – plan large sur un avant-bras au soleil, plan serré sur maman qui passe, en souriant. Des yeux qui dévorent le moindre détail, engrangent les souvenirs, comme on enrichit une collection de cartes postales.

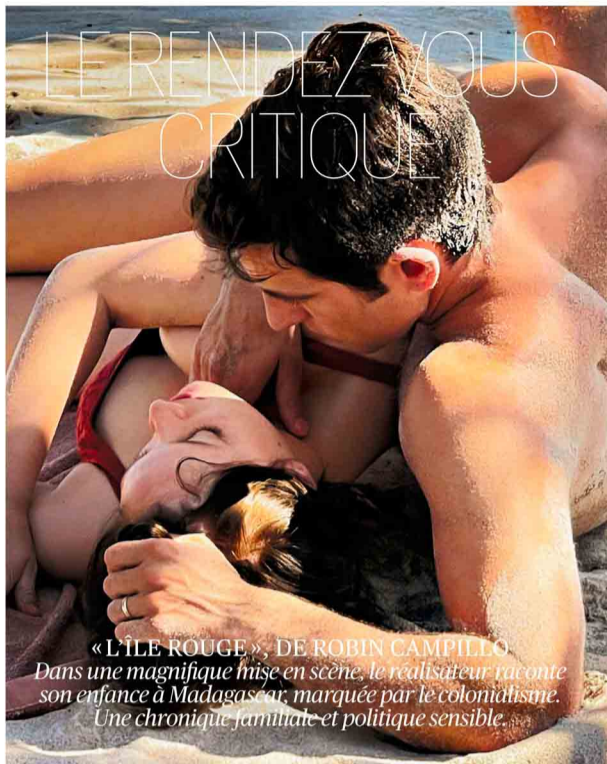
Bienvenue au « paradis » : Madagascar entre 1970 et 1972, sur la base militaire 181. La République malgache est indépendante depuis 1960, mais le père de Thomas, sous-officier, et ses collègues militaires sont toujours là, pour imposer encore un peu la présence française dans l'océan Indien. Drôle de présence, joyeuse pour eux, mais déjà spectrale, le début de la fin des colonies. Les expatriés, ravivés de l'être, déjeunent dans le jardin entre amis : Colette, la mère, s'affaire autour de la table, planant un peu au-dessus du machisme ordinaire de son mari, qui ne traite pas Thomas comme ses grands frères : « Arrête de faire ta danseuse », dit-il avec son accent espagnol, alors qu'un de ses subordonnés, verbe haut et ballon de rouge à la main, souhaite la bienvenue à la fiancée d'un jeune soldat fraîchement muté de Metz : « Vous verrez, mon enfant, vous ne serez pas dépaysée ici, vous serez comme dans un cocon. Un vrai petit village gaulois plein d'amour et de... kérosène. » Et quand son épouse gironde (formidable Sophie Guillemin) lance « Moi, j'adore l'odeur du ké-

rosène ! », on croirait entendre une version languide, sucrée, du « J'aime l'odeur du napalm au petit matin », dans *Apocalypse Now*, de Coppola.

Un autre jour, ou plutôt un soir, ces couples que les circonstances coloniales poussent à une intimité presque forcée danseront ; et les hommes feront les coqs, serrant de trop près les épouses des autres, étrangers à la notion même de consentement. À travers la vitre dépolie de la porte du salon, le petit Thomas, qui ne dort pas, ne perd pas une miette de ces silhouettes floues, qui ondulent dans une couleur ocre. Puis c'est dans les yeux bleus de sa mère un peu ivre qu'il plongera son regard : scène de complicité sublime, de lucidité quasiment surnaturelle entre une femme qui peine à cacher sa mélancolie et un enfant, qui, déjà, s'exprime comme un futur cinéaste.

On pourrait, ainsi, décrire chaque scène, tenter d'en reproduire la matière romanesque, la teinte si précise de nostalgie, car *L'Île rouge* n'avance pas à la manière d'une narration classique : il procède par échos, par analogies sensorielles – un œil de bébé crocodile s'ouvre comme un obturateur sur une plage, une table en aragonite devient une vue aérienne sur les champs de Madagascar, et, héroïne d'un film dans le film, Fantômette prend chair pour démasquer les méchants. Robin Campillo use de la mise en scène comme d'un philtre magique : il trouve la texture exacte du souvenir, ses particules, sa vibration. Et le moindre petit gravier sous les talons des femmes bien habillées qui entrent dans le mess des officiers devient une image absolue de cinéma.

La violence, coloniale ou masculiniste, est partout, derrière chaque paysage de rêve. Même s'il ne la comprend pas, le petit Thomas l'enre-



gistre, à la manière d'un sismographe : le curé militaire de la base pratique ainsi un exorcisme sur un jeune soldat qui a eu le malheur de tomber amoureux d'une Malgache – il est donc, forcément, « possédé » par le diable. La petite Suzanne, copine de Thomas, lui confie, en murmurant, avoir vu le pauvre garçon tomber, assommé de chagrin, rompu par sa hiérarchie. Les enfants voient tout, alors que personne ne les voit. Ils se demandent pourquoi il faut quitter le « paradis », quand maman dit d'un air las : « C'est fini. »

Car cette île est aussi celle de la dérive d'un couple vers la séparation, l'histoire, en creux, d'un futur divorce. Tout prend fin : le joug de la France sur Madagascar, le joug de Robert sur Colette. Avant d'achever son film sur un message d'indépendance politique sans ambiguïté, Robin Campillo filme un slow qui tourne mal entre un soldat et une Malgache, comme une dernière métaphore de l'emprise. Parallèlement, la dernière touche de l'hommage bouleversant à la mère consiste à suggérer qu'elle aussi sera bientôt libérée. Dans ce rôle, Nadia Tereszkiewicz est littéralement fascinante : mère au foyer aux allures d'Emma Bovary en tee-shirt éponge des années 70, présente mais déjà loin, regard azur qui semble tout comprendre de la bêtise des hommes, mais qui accepte, avec une mystérieuse douceur, qu'un petit garçon puisse vouloir se déguiser en Fantômette... Avec ce film proustien, le réalisateur de *120 Battements par minute* livre une magnétique et universelle histoire d'émancipation. Et un récit initiatique des plus délicats sur la naissance d'un œil de cinéma.

– **Guillemette Odicino**





Un récit d'émancipation à la fois individuelle pour le jeune Thomas (Charlie Vauselle), et collective pour le peuple malgache. GILLES MARCHAND

Derniers battements coloniaux

CINÉMA Six ans après *120 Battements par minute*, grand prix du jury au Festival de Cannes 2017, le nouveau film de Robin Campillo évoque les derniers instants de la présence militaire française à Madagascar à travers les yeux d'un enfant, les siens.

L'île rouge, de Robin Campillo, France-Belgique-Madagascar, 1 h 57

A l'abri du regard des adultes, dans un petit cabanon au fond du jardin, Thomas (Charlie Vauselle), 8 ans, dévore les épisodes de *Fantômette*, quand il ne regarde pas, à travers deux planches mal ajustées, la vie des adultes. De ce poste d'observation secret, il attrape au vol des mots, saisit des regards échangés et devine, plus qu'il ne les comprend, les tensions à peine palpables qui sourdent. Nous sommes au printemps 1972 et, dans quelques semaines, l'armée française devra plier bagage...

Thomas, c'est Robin Campillo, son double proche et lointain. Le réalisateur, dont le père était sous-officier de l'armée de l'air, a vécu à Madagascar. Jusqu'à ce qu'éclate, en mai 1972, la « deuxième indépendance », impulsée par la jeunesse malgache qui ne supportait plus de vivre sous tutelle française. Cette nouvelle révolution obligera l'armée française – qui avait conservé depuis l'indépendance en 1960 une base importante dans cette zone de l'océan Indien – à définitivement lever le camp.

Le film se déroule sur les deux années précédant cet événement, le temps d'un compte à rebours qui se joue dans l'enceinte de la base aérienne 181 d'Ivato, où les bruissements du monde semblent s'arrêter à ses portes. ■■■

■■■ Les familles de militaires y vivent en vase clos, dans un bonheur apparent. L'île est belle, les plages paradisiaques, les Malgaches gentils. Le dimanche, on se retrouve après la messe autour d'une tablée joyeuse où l'on mange, où l'on boit en poussant la chansonnette. Les Lopez et les Guedj ont en commun l'Algérie, qu'ils ont dû quitter en mars 1962. À elles deux, ces familles évoquent le profil de ces pieds-noirs d'origine espagnole mais de nationalité française. Autour de la table dominicale, on ne parle pas politique, on ne commente pas l'activité des hommes dans la semaine, on accueille les nouveaux venus dans la bonne humeur et le moindre souvenir de la vie d'avant est vite balayé dans un grand éclat de rire. Chez les militaires, on obéit, on la ferme. Pas de place pour la nostalgie.

L'ILLUSION D'UN EMPIRE PERDU QUE L'ON TENTE DE MAINTENIR À FLOT

Le film pourrait être une simple chronique familiale, de celles que l'on regarde en feuilletant de vieux albums photo. Les enfants grandissent au fil des pages, les parents vieillissent doucement au rythme des saisons qui, dans les pays tropicaux, n'existent pas. On fête Noël en chemisette à manches courtes pour les hommes, en robe à bretelles pour les femmes. Les garçons reçoivent des panoplies de cow-boy et les filles d'Indienne ou de princesse. Dans ce monde-là, viril, machiste, les femmes n'ont pas leur mot à dire, mais elles sourient devant l'objectif.

Campillo filme cette chronique familiale à hauteur d'enfant, à travers les souvenirs d'un gamin qui rêve, à l'instar de son héroïne masquée préférée, d'arrêter les méchants bandits à la nuit tombée. Des souvenirs passés au filtre de l'enfance, des souvenirs troués de non-dits et de silences ; de regards entre adultes lourds de sens mais inaccessibles pour le gamin ; de réflexions dont le jeune Thomas ne comprendra le sens que bien des années plus tard, quand il sera en âge de recoller les morceaux de son enfance. Campillo filme une chronique en trompe-

l'œil où, derrière la porte vitrée du salon, la réalité lui apparaît déformée. Car *L'île rouge*, c'est aussi l'autre nom de Madagascar. Rouge comme la couleur de la terre qui jaillit d'entre la végétation luxuriante. Rouge du sang des massacres perpétrés, ceux de la répression à la suite des premières révoltes indépendantistes de 1947 et dont les fantômes des milliers de victimes assassinées par l'armée française hantent les esprits...

Tous les personnages qui entourent Thomas vivent dans l'illusion coloniale. L'illusion d'un empire perdu que l'on tente de maintenir à flot, à tout prix, par une présence militaire. Très vite, les adultes (Nadia Tereszkiewicz et Quim Gutierrez, les parents ; Sophie Guillemin et David Serero, les Guedj) comprennent, devant les tensions qui secouent l'île, qu'ils vont devoir retourner en métropole. Une vérité qu'ils vont cacher le plus longtemps aux enfants. Ce n'est que lorsqu'on commence à remplir les grandes cantines bleues au fur et à mesure que l'on vide les maisons que les enfants comprennent. Dehors, autour des murs de la base 181, la révolte gronde. L'irruption des Malgaches dans l'arène politique, jusqu'ici figurants à peine visibles, s'invite à l'écran par l'entremise de Miangaly (Amely Rakotoarimalala), jeune femme qui vit une histoire d'amour avec un jeune soldat français (Hugues Delamarlière). Elle finit par rejoindre toute la jeunesse qui défile en chantant *Veloma* dans les rues de la ville et se rend à l'aéroport pour accueillir triomphalement le retour des opposants. Cette révolution sonne comme une émancipation. Pour le peuple malgache comme pour le jeune Thomas. Robin Campillo dresse une peinture délicate et sensible d'un moment clé de cette histoire peu connue et peu racontée qui marque la fin de l'Empire colonial, portée par une belle distribution. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

L'île rouge, c'est l'autre nom de Madagascar. Rouge comme la terre. Rouge comme le sang des massacres.

